

Jeudi 20 mars, le film suivant

The Grapes of Wrath

(Les Raisins de la Colère) - 1940
Drame américain réalisé par John Ford,
avec Henry Fonda, Jane Darwell, John
Carradine...
D'après l'œuvre de John Steinbeck.



Au début des années 30, après quatre années d'incarcération dans un pénitencier de l'Oklahoma, Tom Joad (Henry Fonda) s'appête à rejoindre la ferme familiale. Les USA connaissent alors une crise économique majeure pendant laquelle les banques s'approprient les terres des paysans endettés. Comme tant d'autres, le clan Joad prend la route de la Californie, cette terre promise pour tous les délaissés de l'Amérique. Mais le chemin est long et l'Eldorado n'est qu'une belle utopie. Il faut se battre pour survivre et tenter d'y croire encore... (dvdclassik.com)

« Et les dépossédés, les vagabonds, affluèrent en Californie, 250 000 puis 300 000. Derrière eux les tracteurs tout neufs investissaient la terre et les fermiers étaient expulsés de force. De nouvelles vagues se formaient, de nouvelles vagues de dépossédés et de sans abris, durs, résolu et dangereux ... »

Les raisins de la colère, John Steinbeck, 1939 - Prix Pulitzer en 1940.



Pour nous écrire et / ou nous rejoindre :
ladulcine@club-internet.fr
ou L'adulciné - 5, rue Peyras
81500 Lavaur

Le journal de L'adulciné est tiré à 100 exemplaires, au Service des Sports, Lavaur.

L'adulciné
ciné-club
de Lavaur

Le journo

Numéro 19 - 21 févr. 2008

après l'intro,
la V.O.,
le pot,
tu as encore
ton journo.

Modèles américains

Le jeune cinéma d'outre Atlantique propose deux visions de la société américaine : l'une factuelle, liée au contexte social, politique, économique, comme dans les films de Larry Clark, Paul Thomas Anderson, Steven Soderbergh... L'autre, marquée par un désengagement de l'époque traitée, pour mieux en cerner la vacuité, proposée entre autres par Quentin Tarantino, Todd Solondz ou les frères Coen. C'est cette dernière tendance qui est présente dans ce film de Terry Zwigoff qui réalise là sa première fiction, alors qu'il s'était jusque-là consacré au documentaire (**Louis Bluie, Crump**).

Ghost World relate l'histoire de deux jeunes lycéennes, Enid et Rebecca, qui viennent de terminer leurs études secondaires. Ce quotidien banal constitue l'essentiel d'un récit adapté de la célèbre bande dessinée de Daniel Clowes. La minceur de l'intrigue fait reposer l'intérêt de ce film sur la mise en scène, qui s'organise surtout à travers le regard d'Enid. De son regard myope sur ce qui l'entoure résulte un sentiment permanent d'absence, de parcellisation d'un monde dont l'effet comique trouve une cruelle gravité dès que le point de vue est élargi (comme dans le plan sur la lycéenne en fauteuil lors de la remise des diplômes).

suite p. 2

jeudi 21 à 20h30



Ghost World

Réalisation Terry Zwigoff
Scénario de Terry Zwigoff & Daniel Clowes
Avec Thora Birch, Scarlett Johansson,
Steve Buscemi...
Etats-Unis - 2001 - 1 h 55
Prix du jury et Prix d'interprétation (pour
Thora Birch) au Festival du cinéma américain
de Deauville.



images issues de la BD de Daniel Clowes



Mais le thème principal du film reste une critique acerbe du consumérisme américain (la scène du multiplexe où Enid a été embauchée à l'essai, lorsqu'elle pousse jusqu'à l'absurde les recommandations de son manager...). Rebecca, elle, se plie à ce quotidien béotien et consommateur, et s'éloigne peu à peu d'Enid, qui va se rapprocher de Seymour (Steve Buscemi exceptionnel), passéiste collectionneur de vieux disques de Jazz et de Blues. Là encore, Enid ira au devant des désillusions... Ce film décalé, plein d'humour grinçant mais aussi d'une gravité certaine, très critique de la société américaine, méritait vraiment que L'adulciné s'y arrête.

FJ d'après Pierre Eisenreich (Positif juin 2002)



Terry Zwigoff, cinéaste indépendant

Terry Zwigoff est à Los Angeles, en compagnie de Daniel Clowes, l'auteur de la bande dessinée dont est adapté **Ghost World**. Un staff de producteurs les reçoit avec tous les égards mais le meeting tourne court, comme toujours. L'ambiance est tendue. Un producteur distrait s'aperçoit qu'un poisson de son bel aquarium tropical est mort. "Comme si les mauvaises vibrations que nous dégagions avaient eu raison de lui. Cette scène m'a réjoui." Des histoires comme celle-ci, Zwigoff n'en manque pas. Il y a le producteur de 25 ans qui se pince quand le réalisateur lui dit qu'il voudrait tourner un film inspiré de La Rue rouge, de Fritz Lang - "En 45 secondes, j'étais dehors." Les meetings durent rarement plus longtemps. Quand il dit que son projet est adapté d'une bande dessinée, on lui parle de X-Men et Spiderman avant que la conversation ne retombe dans un silence funèbre. Il annonce ailleurs un film sur les adolescents, on lui propose une BO avec Clowes les tubes du moment. Il répond qu'il ne veut que du jazz. La porte, à nouveau.

Les choses avaient pourtant bien commencé. En 1995, le nom de Zwigoff est sur toutes les lèvres. Son documentaire sur **Crumb**, présenté en avant-première au festival de Sundance, est salué par la critique et - phénomène rarissime pour un documentaire - le public suit. Présenté dans les marges du festival, le film est un choc. Probablement une des plongées les plus troublantes jamais réalisées dans l'intimité d'un artiste. A Sundance, tout va très vite et Terry Zwigoff, quinquagénaire obsédé par le blues des années 20, se retrouve propulsé dans le cercle des espoirs hollywoodiens. On lui propose toutes sortes de projets. Il est même pressenti pour réaliser **Austin Powers**. Mais lui n'en est pas là. Il a envie de voyager avec le film sur lequel il a travaillé près de dix ans.

Quand il revient, un an plus tard, son heure est déjà passée. On ne le prend plus au téléphone. "Ma carrière était morte. Dans une réunion, j'ai même dû sortir le magazine Première de ma sacoche pour montrer que **Crumb** avait été classé parmi les meilleurs films de l'année précédente. Manifestement, personne ne s'en souvenait." (...) Son épouse, fatiguée de le voir rester sans gagner d'argent, lui suggère de s'intéresser à Daniel Clowes. "C'est un des rares auteurs de BD qui me parlent en dehors de Crumb. Il est brillant et sarcastique. Nous avons une vision assez proche de la société et du vide culturel américain."

Dans l'album Ghost World de Clowes, une succession de brèves saynètes mettent en scène deux adolescentes qui portent un regard acide et désabusé sur leur existence dans une grande banlieue américaine. Pendant des mois, Clowes et Zwigoff travaillent sur une trame narrative et notamment sur l'invention du personnage interprété par Steve Buscemi ("malgré une incroyable résistance des studios qui ne voulaient pas entendre parler de lui"). Cette figure de vieux garçon solitaire, vivant entouré de ses 78 tours de blues et de jazz est un double presque parfait de Zwigoff. "J'ai presque fait le film pour ça. Je voulais utiliser à l'écran les musiques que j'aime. Pour moi, il n'y a pas de période plus riche dans la culture américaine que les années 20 et 30." Dans **Ghost World**, c'est son propre intérieur que Zwigoff a reconstitué. Il avait donné ses propres pièces de collection - disques et gravures d'époque - au décorateur et cauchemardait à l'idée que le plateau pourrait être cambriolé. Après cinq ans de lutte incessante, le film est tel qu'il le souhaitait. Même s'il a essayé d'adoucir sa tendance naturelle au sarcasme. François Gorin, Télérama n° 2734